Térence : « Rien de ce qui est humain ne m'est étranger »

Culture générale · mis à jour le 2026-11-09
Version de travail (statut : brouillon)

Plan court

Problématique. La phrase est-elle un constat (parce que je suis homme, je comprends tout homme) ou une décision (je refuse de tenir quoi que ce soit d'humain pour étranger) ? Et si rien d'humain ne m'est étranger, le pire de l'homme ne l'est pas non plus : la phrase est-elle une ouverture ou un aveu ?

- I. Comme constat, la phrase est vraie : parce que je suis homme, je peux comprendre tout ce qui est humain.
    1. Je comprends l'autre homme parce que sa souffrance a la forme de la mienne.
    2. Le plus étranger des hommes a déjà mon visage.
    3. Le pire aussi est en moi.
- II. Mais c'est un jugement, non un constat : l'étrangeté existe, et comprendre a des limites.
    1. Comprendre tout homme en principe, c'est n'en comprendre aucun en particulier.
    2. L'espèce ne fait pas la familiarité.
    3. Qui ne tient rien pour étranger finit par ne rien tenir du tout.
- III. La phrase est un devoir et une ironie : refuser l'étrangeté, c'est se reconnaître dans le pire pour le combattre en soi.
    1. Ce n'est pas une description, c'est un serment.
    2. C'est aussi la plus terrible des confessions.
    3. Se savoir porteur du pire est la condition pour ne pas le répandre.

Introduction

Accroche. Vico affirme qu'un historien peut comprendre un homme d'il y a deux mille ans parce qu'il « partage une même humanité » avec lui : mêmes sentiments, mêmes catégories mentales (*La Science nouvelle*, 1725, cours). C'est la version savante d'un vers de comédie : « Je suis homme, et rien de ce qui est humain ne m'est étranger. » Mais Vico parlait de comprendre ; Térence parle de ne pas tenir pour étranger. Ce n'est pas la même chose.

Analyse des termes. Le recueil attribue la formule à Térence, *L'Héautontimorouménos* (« Homo sum, humani nihil a me alienum puto »), référence à vérifier dans le cours. Trois mots décident du sens. « Humain » : ce qui appartient à l'homme, et le mot inclut tout, les vertus comme les crimes. « Étranger » (*alienum*) : ce qui m'est extérieur, que je ne comprends pas, qui ne me concerne pas. Et « puto », que la traduction française efface : « je juge », « j'estime » ; la phrase n'est pas un constat mais un jugement, peut-être une décision. Selon qu'on lit « rien ne m'est étranger » comme un fait (je comprends tout) ou comme un devoir (je refuse d'exclure), la phrase change de nature. Le piège : en faire un éloge de l'empathie universelle, sans voir son ironie.

Problématique. La phrase est-elle un constat (parce que je suis homme, je comprends tout homme) ou une décision (je refuse de tenir quoi que ce soit d'humain pour étranger) ? Et si rien d'humain ne m'est étranger, le pire de l'homme ne l'est pas non plus : la phrase est-elle une ouverture à tous les hommes, ou l'aveu que tout ce qu'ils font, je pourrais le faire ?

Annonce. Nous verrons d'abord que, comme constat, la phrase est vraie : je comprends l'autre parce que je suis homme, et le pire est aussi en moi (I). Nous montrerons ensuite que c'est un

jugement et non un constat, parce que l'étrangeté existe et que comprendre a des limites (II). Nous verrons enfin que la phrase est un devoir et une ironie : refuser l'étrangeté, c'est se reconnaître dans le pire pour le combattre en soi (III).

I. Comme constat, la phrase est vraie : parce que je suis homme, je peux comprendre tout ce qui est humain

I.1 Je comprends l'autre homme parce que sa souffrance a la forme de la mienne

Thèse

Tout ce qu'un homme éprouve, un autre homme peut le comprendre, parce que le vécu humain a une forme commune.

À définir. Comprendre (Dilthey, cours) : saisir de l'intérieur un vécu, ce que seul un semblable peut faire ; à distinguer d'expliquer, qui se fait de l'extérieur.

Explication. Je ne peux pas comprendre de l'intérieur ce que ressent un chat. Mais je peux comprendre un homme séparé de sa femme, parce que l'attente a la même forme chez tous les hommes. C'est pourquoi un témoin peut parler pour tous : sa souffrance a la forme de celle des autres. Rien d'humain ne m'est étranger, parce que ce qui arrive aux autres a déjà la forme de ce qui m'arrive.

Corroboration. Camus, *La Peste*, V, 5 et II, 1. Le chroniqueur révèle qu'il a voulu parler « pour tous », et qu'il n'est pas une de ses souffrances « qui ne fût en même temps celle des autres ». Dès la fermeture des portes, le sentiment d'exil est le même pour tous les séparés. La chronique entière repose sur ce fait : l'expérience d'un seul est celle de tous, donc rien ne lui est étranger.

Deuxième référence. Dilthey, *Introduction aux sciences de l'esprit* (cours) : « La nature, nous l'expliquons ; la vie psychique, nous la comprenons », parce que celui qui comprend et celui qui est compris partagent le même esprit. Vico (cours) le disait déjà : on comprend les hommes du passé parce qu'on « partage une même humanité » avec eux. Dilthey et Vico donnent le fondement de la phrase de Térence comme constat.

Phrase choc. Je comprends l'autre homme parce que sa souffrance a la forme de la mienne.

Transition. Comprendre un semblable, c'est facile. Mais la phrase dit « rien » : elle inclut l'homme le plus éloigné, l'ennemi, l'étranger. Il faut vérifier que le constat tient jusque-là. ### I.2 Le plus étranger des hommes a déjà mon visage

Thèse

Même celui qui me paraît d'une autre espèce peut se révéler un parent ; la reconnaissance se fait dans le semblable, et tout homme en est un.

Explication. L'étrangeté est une apparence : sous l'uniforme, la langue, le camp, il y a un visage qui a la forme du mien. Il suffit d'un geste pour que cette forme réapparaisse. La phrase de Térence dit que cette forme suffit : il n'est pas d'homme en qui je ne puisse me voir.

Corroboration. Saint-Exupéry, *Lettre à un otage*, chapitre IV. Arrêté en Espagne par des miliciens qui ne parlent pas sa langue et le regardent sans le voir, Saint-Exupéry les trouve « plus éloignés de moi qu'une espèce antédiluvienne ». Il demande une cigarette ; l'un d'eux sourit en la lui donnant. « Et je sentais ma parenté. » L'homme le plus étranger du corpus se révèle semblable en un instant.

Deuxième référence. Platon, *Alcibiade*, 133b : on se voit dans un semblable, dans la meilleure partie d'une autre âme. Camus, *La Peste*, V, 4 : à la fin de l'épidémie, Rieux lit sur tous les visages « cet air de famille ». Platon donne le principe, Camus la version collective : dans l'épreuve, tous les visages deviennent miens.

Phrase choc. Le plus étranger des hommes a déjà mon visage.

Transition. Jusqu'ici, la phrase est généreuse. Mais elle dit « rien d'humain », et non « rien de bon ». Or l'humain inclut l'inhumain commis par des hommes. Le constat doit aller jusque-là. ### I.3 Le pire aussi est en moi

Thèse

Si rien d'humain ne m'est étranger, l'agressivité, la cruauté, la lâcheté ne le sont pas non plus : je les reconnais en moi avant de les juger chez les autres.

Explication. Prise au sérieux, la phrase oblige à reconnaître en soi ce qu'on condamne. Ce n'est pas une figure de style : le fond agressif se décèle en chacun, et les hommes les plus dévoués découvrent qu'ils ont, eux aussi, approuvé ou commis ce qu'ils combattent.

Corroboration. Freud, *Malaise dans la civilisation*, V, § 9-10 : l'agressivité, « que nous pouvons déceler en nous-mêmes », est « le trait indestructible de la nature humaine ». Camus, *La Peste*, IV, 6, Tarrou : « chacun la porte en soi, la peste, parce que personne, non, personne au monde n'en est indemne ». Les deux textes appliquent la phrase de Térence à l'inhumain : rien n'en est étranger à personne.

Deuxième référence. Boulle, *La Planète des singes*, III, 11 : devant le professeur Antelle devenu bête, Ulysse avoue : « j'aurais pu moi aussi, peut-être, tomber aussi bas ». Boulle ajoute la déchéance au catalogue de ce qui n'est pas étranger.

Phrase choc. Rien d'humain ne m'est étranger, pas même ce que je refuse d'être.

Transition. Comme constat, la phrase est donc vraie, et plus vraie qu'on ne voudrait. Mais Térence écrit *puto* : je juge. Et dès qu'on regarde les hommes réels, l'étrangeté résiste.

II. Mais c'est un jugement, non un constat : l'étrangeté existe, et comprendre a des limites

II.1 Comprendre tout homme en principe, c'est n'en comprendre aucun en particulier

Thèse

La compréhension universelle est une possibilité de principe ; en fait, on ne comprend qu'une douleur qu'on a vue, et la plupart des souffrances humaines nous restent étrangères.

Explication. La phrase énonce une capacité, pas un exercice. Un mort qu'on n'a pas vu ne pèse rien ; cent millions de morts dans l'histoire ne sont qu'un chiffre. Prétendre que rien ne nous est étranger, c'est souvent se dispenser de regarder quelqu'un en particulier.

Corroboration. Camus, *La Peste*, I, 5 et II, 8. « Un homme mort n'a de poids que si on l'a vu mort », et les cent millions de cadavres dispersés dans l'histoire ne sont qu'une fumée dans l'imagination (paraphrase). Les discours du monde entier qui crient « Oran ! Oran ! » ne sont qu'un « langage conventionnel », impuissant à partager une douleur qu'on ne voit pas. Le même narrateur qui parle « pour tous » mesure l'étroitesse réelle de la compréhension.

Deuxième référence. Freud, *Malaise*, IV, § 4 : « les êtres humains ne sont pas tous dignes d'être aimés », et un amour qui ne choisit pas est injuste envers son objet. Freud ajoute que l'universel sans objet ne vaut rien, en compréhension comme en amour.

Phrase choc. Comprendre tout homme en principe, c'est n'en comprendre aucun en particulier.

Transition. On pourrait répondre que l'étrangeté est une question de distance, et qu'il suffirait de rapprocher les hommes. Mais l'étrangeté ne suit pas la ligne de l'espèce : des hommes proches peuvent me rester étrangers, et un être d'une autre espèce me devenir proche. ### II.2 L'espèce ne fait pas la familiarité

Thèse

Des hommes peuvent me rester entièrement étrangers, et un être d'une autre espèce me devenir proche ; l'étrangeté suit le lien, pas l'espèce.

Explication. Térence suppose que l'humain est le cercle de ce qui me concerne. Mais ce cercle ne coïncide pas avec l'espèce : il suit la parole, le regard, la reconnaissance. Un homme qui revient parmi les hommes après vingt-huit ans de solitude les regarde comme des insectes ; un homme en cage trouve son semblable chez une guenon.

Corroboration. Tournier, *Vendredi*, chapitre XI, p. 238 et 243. Quand l'équipage du *Whitebird* débarque, Robinson se sait « encore des leurs » et pourtant les regarde « comme un entomologiste » ; leurs fins lui sont devenues incompréhensibles (« Pourquoi vis-tu ? »). Boulle, *La Planète des singes*, I, 16 et III, 10 : les hommes de Soror sont étrangers à Ulysse ; Zira ne l'est pas. Les deux romans dissocient l'humain et le familier.

Deuxième référence. Durkheim (cours) : chaque société façonne les manières de sentir de ses membres ; les règles les plus naturelles ici sont étrangères là (toucher les cheveux d'un enfant). Durkheim ajoute la raison sociologique : ce qui me rend un homme familier, c'est une société commune, pas une espèce commune.

Phrase choc. L'espèce ne fait pas la familiarité.

Transition. Si l'étrangeté existe, la phrase de Térence lue comme un sentiment promet trop. Et une promesse qu'on ne peut pas tenir devient un piège. ### II.3 Qui ne tient rien pour étranger finit par ne rien tenir du tout

Thèse

Lue comme un éloge de l'empathie universelle, la phrase devient un piège : aimer tout le monde sans choix, s'épuiser en pitié, et finir par ne plus rien faire pour personne.

À définir. L'empathie est le fait de ressentir ce que l'autre ressent ; la solidarité est le fait d'agir pour lui. On peut avoir l'une sans l'autre.

Explication. L'empathie universelle ne survit pas à l'épreuve : la pitié s'use quand elle est inutile, et l'amour qui ne choisit pas se montre injuste. Ce qui tient dans une épidémie, ce n'est pas le sentiment, c'est le métier. La phrase de Térence, prise comme sentiment, promet plus qu'un homme ne peut tenir, et cette promesse dispense d'agir.

Corroboration. Camus, *La Peste*, II, 2 et II, 9. « On se fatigue de la pitié quand la pitié est inutile », note le narrateur à propos de Rieux ; et ce qui tient Oran n'est pas l'empathie mais l'honnêteté : « il ne s'agit pas d'héroïsme dans tout cela. Il s'agit d'honnêteté ». Freud, *Malaise*, V, § 4 : le commandement d'aimer son prochain diminue la valeur de l'amour en le distribuant à tous. Les deux textes refusent l'empathie universelle comme fondement et lui substituent un engagement limité et concret.

Deuxième référence. Boulle, *La Planète des singes*, I, 10 : les singes éprouvent de la pitié pour les hommes qu'ils disséquent, et continuent de les disséquer. Boulle ajoute que l'empathie n'empêche rien : on peut compatir et opérer.

Phrase choc. Qui ne tient rien pour étranger finit par ne rien tenir du tout.

Transition. Ni constat universel ni sentiment tenable, la phrase doit être relue comme ce qu'elle est : un jugement, donc un devoir. Et ce devoir a une face sombre.

III. La phrase est un devoir et une ironie : refuser l'étrangeté, c'est se reconnaître dans le pire pour le combattre en soi

III.1 Ce n'est pas une description, c'est un serment

Thèse

« Rien d'humain ne m'est étranger » est un devoir que je me donne : reconnaître comme mien tout homme, y compris celui qui diffère de moi, avant toute preuve.

Explication. *Puto* : j'estime, je décide. La phrase n'affirme pas que je comprends tout ; elle refuse d'exclure quiconque du cercle de ce qui me concerne. C'est une règle de reconnaissance, et elle vaut précisément parce que l'étrangeté existe : on ne jure pas de ce qui va de soi.

Corroboration. Saint-Exupéry, *Lettre à un otage*, chapitre V : « Nous reconnaissons comme nôtres ceux mêmes qui diffèrent de nous » ; « Respect de l'homme ! Respect de l'homme !… Là est la pierre de touche ! » Le respect y est une exigence qui n'attend pas la ressemblance, exactement ce que dit la phrase lue comme devoir.

Deuxième référence. Kant (hors programme, paraphrase) : l'humanité comme fin en toute personne. Wolff (cours) donne la contre-épreuve : une connaissance de l'homme qui décide qui est humain et qui ne l'est pas a conduit aux crimes du nazisme. Kant fonde le serment ; Wolff montre ce qui arrive quand on le rompt.

Phrase choc. Rien d'humain ne m'est étranger : ce n'est pas une description, c'est un serment.

Transition. Un serment de reconnaître tout homme a une conséquence que Térence n'écarte pas : si rien d'humain ne m'est étranger, je dois reconnaître en moi tout ce que les hommes ont fait, y compris le pire. ### III.2 C'est aussi la plus terrible des confessions

Thèse

Le devoir a une face sombre : s'il m'oblige à reconnaître tout homme, il m'oblige à reconnaître en moi tout ce que les hommes ont fait. La phrase est une confession autant qu'une ouverture.

Explication. L'ironie de Térence tient dans le mot « humain » : il inclut Caïn. Celui qui refuse de tenir pour étranger ce que font les hommes doit admettre qu'il porte le meurtre, la domination, la déchéance. La phrase n'est généreuse qu'à condition d'être d'abord humiliante.

Corroboration. Tournier, *Vendredi*, chapitre VIII, p. 177 : Robinson, qui frappe Vendredi au nom de la Bible, se reconnaît en Caïn, « le premier meurtre de l'histoire humaine, le meurtre par excellence ». Boulle, *La Planète des singes*, III, 11 : « j'aurais pu moi aussi, peut-être, tomber aussi bas ». Les deux narrateurs appliquent la phrase à eux-mêmes, dans le sens que personne ne voudrait.

Deuxième référence. Sophocle, *Antigone* (cours) : l'homme est *deinos*, admirable et terrible dans le même mot ; capable de tout, et « aucune limite morale ne lui est fixée ». Sophocle ajoute que l'ironie de Térence est déjà dans le mot grec : ce qui est humain est admirable et terrible à la fois.

Phrase choc. La phrase de Térence est aussi la plus terrible des confessions.

Transition. Serment et confession semblent se contredire. Ils se complètent : c'est parce que je sais le pire en moi que je peux tenir aux autres sans les juger de haut. ### III.3 Se savoir porteur du pire est la condition pour ne pas le répandre

Thèse

C'est parce que rien d'humain, pas même le pire, ne m'est étranger que je peux être solidaire sans illusion : se savoir porteur de la peste est la condition pour ne pas la souffler aux autres.

Explication. Les deux faces de la phrase se rejoignent. Reconnaître tout homme comme mien, et reconnaître en moi ce que je condamne : la seconde rend la première honnête. Celui qui se croit indemne désigne des pestiférés ; celui qui se sait atteint se surveille, et peut alors tenir aux autres sans les mépriser.

Corroboration. Camus, *La Peste*, IV, 6 et V, 5. Tarrou, qui se sait porteur de la peste, en conclut

qu'il faut une attention de tous les instants pour ne pas la souffler au visage des autres (paraphrase) ; et Rieux décide de témoigner qu'« il y a dans les hommes plus de choses à admirer que de choses à mépriser », tout en sachant que le bacille ne meurt jamais. La solidarité naît de la lucidité, non de l'innocence.

Deuxième référence. Tolstoï, *La Mort d'Ivan Ilitch* (cours) : c'est en découvrant sa propre faiblesse et sa propre peur qu'Ivan Ilitch reçoit enfin la pitié de Guérassime, et la comprend. Tolstoï ajoute que se reconnaître faible est la condition pour recevoir et pour donner l'humanité.

Phrase choc. Ne rien tenir pour étranger, c'est se surveiller soi-même avant de juger les autres.

Objection anticipée

Roy Campbell (sujet 15) objecterait que ceux qui proclament que rien d'humain ne leur est étranger détestent en général les personnes réelles. Réponse : c'est vrai de la phrase lue comme sentiment universel (partie II), et c'est pourquoi la partie III la lit comme un devoir de reconnaissance envers chaque homme concret, doublé d'une lucidité sur soi. Térence ne dit pas qu'il aime l'humanité ; il dit qu'il refuse d'en exclure quiconque, y compris lui-même.

Sources : Colle Vulliard (recueil, sujet 14), citation.